



BEAUX LIVRES
Ogres, gnomes, satyres, lutins
et autres farfadets...
Page F 4



BIOGRAPHIE
Un beau livre raconte la vie
et la carrière de Mario Vargas Llosa
Page F 5

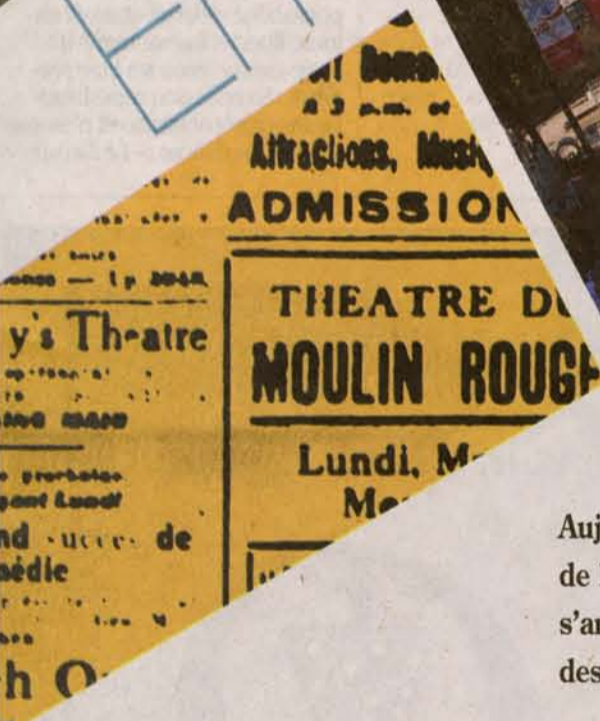
BEAUX LIVRES



PHOTOS ARCHIVES DE LA VILLE DE MONTRÉAL



En remontant la Catherine



Aujourd'hui, la relance de la rue Sainte-Catherine s'articule autour d'un Quartier des spectacles en plein essor

ISABELLE PARÉ

Miron la voyait galoper «dans les mille et une nuits des néons», Lili Saint-Cyr l'a débauchée, avant que les éphèbes humides du 281 s'y déhanchent. Dans la rumeur des premiers tramways, les premiers grands magasins y sont nés. Premières folies, premiers films, premiers sursauts du jazz, la rue Sainte-Catherine est l'artère de toutes les premières. Jamais tranquille, morte et ressuscitée plus d'une fois.

Il y a en fait 100 rues Sainte-Catherine. Huppée dans l'ouest, prolétaire dans l'est, commerciale au cœur. Sur onze kilomètres, l'avenue emblématique de Montréal traverse les couches sociales, défie les étiquettes. «Elle est unique si on la compare au boulevard Saint-Laurent ou à la rue Notre-Dame. Sainte-Catherine, c'est une destination en soi, avec un pouvoir d'attraction», avance l'historien Paul-André Linteau, auteur de *La Rue Sainte-Catherine, au cœur de la vie montréalaise*. Son ouvrage, publié à l'occasion de l'exposition éponyme qui démarre au Musée d'archéologie et d'histoire de Pointe-à-Callière, dé-

peint l'artère mythique sous toutes ses coutures.

Champêtre. 1758. Un petit tronçon naît en pleine campagne, en marge du boulevard Saint-Laurent, colonne vertébrale du faubourg du même nom. Pendant 130 ans, Sainte-Catherine est un chemin de terre sans histoire. D'où lui vient son nom? On l'ignore. Hommage, peut-être, à Catherine, fille naturelle de Louis XV, ou à une belle-fille de Jacques Viger? Le mystère demeure entier.

Populaire. De petit chemin, l'allée se développe dans l'est, et se pare de boutiques, d'ateliers, d'échoppes. Après 1859, l'artère prend du galon quand la bourgeoisie francophone quitte le Vieux-Montréal et s'installe autour de Sanguinet, de Berri, Angle Saint-André, Dupuis & Frères, le plus gros magasin de Montréal, se dresse en 1882.

Huppée. Plus à l'ouest, où nichent les riches anglophones, les boutiques chics font irruption. John Lovell, propriétaire des imprimeries fondées en 1842, y loge, comme le plus important armateur canadien, Hugh Allan. Jusque-là longée de trottoirs de bois, la rue obtient ses premiers trottoirs pavés vers 1875.

Courue. En 1891, l'arrivée du grand magasin Morgan, angle

University, sonne le début d'une ère dorée. Le grand magasin est né. Spacieux, ludique, on y déambule entre étalages et vitrines. L'achat n'est plus qu'un prétexte. Le magasinage devient loisir. Les grandes enseignes délaissent le Vieux-Montréal pour créer un nouveau centre-ville. Birks, Ogilvie, Murphy, puis Omer de Serres et Archambault dans l'Est. «*L'arrivée des grands magasins change le caractère de la rue, qui devient "la" rue commerciale de Montréal*», note Paul-André Linteau.

Carrefour. En 1892, avec l'arrivée du tramway, la rue Sainte-Catherine bourdonne d'activités. Parcourue d'est en ouest par quinze lignes de tramways, la rue voit les masses y converger. L'artère se démocratise. Dans les manufactures, les ouvriers boulonnent dur. La moitié des emplois du textile de Montréal sont concentrés dans les édifices implantés le long de Sainte-Catherine.

Allumée. Dès 1906, les projecteurs d'Ernest Ouimet s'agitent angle Montcalm. Les foules se pressent au Princess, à l'Orpheum, puis au Gayety, pour assister aux comédies et aux vaudevilles. À l'ouest, la grande Emma Albany séduit la haute société au

VOIR PAGE F 2: CATHERINE



Écrivez prudemment

Un correcteur grammatical • Douze grands dictionnaires • Onze guides linguistiques
Antidote, c'est l'arsenal complet du parfait rédacteur qui s'ajoute directement à vos logiciels préférés. Que vous rédigez une lettre ou un courriel, cliquez sur un bouton et trouvez rapidement réponse à toutes vos questions. Si vous écrivez en français à l'ordinateur, Antidote est fait pour vous.

www.antidote.info

LIVRES CADEAUX

CATHERINE

SUITE DE LA PAGE F 1

Queen's Hall, et Sarah Bernhardt, en 1874, triomphe au Théâtre français (aujourd'hui Métropolis). Mais bientôt, les stars sont détronées par les «vues animées». Avec sa quinzaine de palaces du cinéma, dont les Capitol, Loew's, Granada et Séville, la «Catherine» devient la rue où l'on sort.

Puissante. L'artère du commerce triomphant attire le siège de grandes entreprises. L'ombre du plus vaste édifice de l'Empire britannique, la Sun Life, se projette rue Sainte-Catherine. Et le Dominion Square, flamboyant, s'élève à l'angle de la rue Peel, devenant en 1929 le plus grand édifice à bureaux du Canada.

Suave. Les nuits de Montréal s'embrasent. Pendant la Prohibition, l'artère n'a plus de saint que le nom. Lili Saint-Cyr surchauffe les foules au Gayety, alors que Cab Calloway casse la baraque Chez Maurice avec son «*Hi de Hi de Ho*». On s'éclate au Rising Sun, au Montmartre. Angle Atwater, le Forum attise la ferveur tant sportive que nationaliste. En famille, on casse la croûte au Poulet doré ou chez Da Giovanni, «*la meilleure place à Montréal, où les repas sont un régal*».

Déchue. Mais l'effervescence bientôt s'essouffle. Plombée par la chute du secteur manufacturier, la rue voit les fleurs de l'industrie du textile, comme le Belgo et le Blumenthal, se vider. Fin des années 60, des vitrines sont placardées. Des locaux sont à louer. Feu Simpson et cie: les icônes de la vente au détail tombent comme des mouches. Les

palaces du cinéma meurent les uns après les autres, ou finissent subdivisés en demi-portion. «*Le déclin fut radical. L'explosion de la banlieue, des complexes de cinémas et des centres commerciaux a signé le déclin de la rue Sainte-Catherine*», affirme Linteau. Même le grand magasin Eaton trépane en 1976, victime de l'ère des magasins boutiques.

Ressuscitée. Dépitée, la Sainte-Catherine, envahie par les clubs de danseuses nues, renaît timidement de ses cendres. Fin 1980, les artistes investissent les lofts laissés vacants, les galeries d'art bourgeonnent. «*La renaissance s'est faite grâce à la mode et à la culture, raconte l'historien. Les festivals ont amené une nouvelle dynamique et les boutiques cherchent à nouveau à avoir une adresse de prestige rue Sainte-Catherine.*» Encore aujourd'hui, sa relance s'articule autour d'un Quartier des spectacles en plein essor.

Elle n'a peut-être pas le chic des Champs-Élysées, ni le glamour de Fifth Avenue, mais la rue Sainte-Cat' a quelque chose d'unique, conclut Paul-André Linteau. «*Contrairement à bien d'autres centres-villes américains, désertés la nuit, on continue d'y déambuler à toute heure du jour.*»

Le Devoir

LA RUE
SAINTE-CATHERINE,
AU CŒUR DE LA VIE
MONTRÉALAISEPaul-André Linteau
Éditions de l'Homme
Montréal, 2010, 237 pages

La rue Sainte-Catherine vers 1870

© MUSÉE McCORD

Série de la Place des Arts

Le Studio

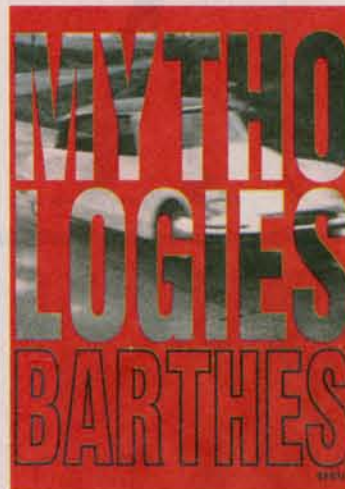
RÉÉDITION

Le mythe *Mythologies*STÉPHANE
BAILLARGEON

Quelle bonne idée que celle de republier en bel album les *Mythologies* de Roland Barthes, livre lui-même mythique de la sémiologie. Les célèbres capsules pondues pour vitupérer l'époque de l'après-guerre paraissent accompagnées d'une iconographie de ce temps, des extraits de journaux et de magazines, des photos de presse, des images de stars, des publicités, évidemment. Le tout en grand format, et merci.

Faut-il vraiment rappeler ce dont il s'agit? Les textes de ce recueil, qui a fait date et école, ont été écrits «*chaque mois pendant environ deux ans, de 1954 à 1956, au gré de l'actualité*». Objets, phénomènes, modes, tout y passe. La première analyse décortique la lutte («*Le monde où l'on catche*»). La dernière parle de Poujade et des intellectuels.

Entre les deux s'étalent une soixantaine de petits bijoux



concernant les Martiens, le bifteck et les frites, la nouvelle Citroën, le Guide bleu ou le cerveau d'Einstein.

Pour mémoire, les admirateurs ont calculé les occurrences des sujets, avec au total huit mentions pour la consommation et autant pour le langage et la littérature, six pour les cultures et quatre pour les per-

sonnalités. L'alimentaire et les faits divers apparaissent quatre fois, la politique, trois et le sport, deux.

C'est donc tout le portrait d'un temps et d'un monde, le panorama polaroid de la France, si près, si loin, que propose ce florilège d'essais. La mythologie en question (expliquée dans la seconde partie de l'ouvrage) est un système de communication et un message, un outil idéologique aussi, bref, c'est un signe qui participe à la propagation d'une vision du monde. Dans cet ensemble précis, le sémiologue tente de toucher au plus près la représentation projetée de la petite bourgeoisie contemporaine. «*On se marie beaucoup dans notre univers illustré.*»

En plus, c'est merveilleusement écrit, et ça se lit encore et toujours très agréablement. Maintenant, ça se regarde aussi très agréablement.

Le Devoir

PHOTO

Derrière le succès, la Chine demeure

ISABELLE PARÉ

Loin de la Chine du capitalisme triomphant dont les images inondent les téléjournaux, il subsiste encore une Chine oubliée, demeurée profondément orientale. C'est cette Chine, dépouillée des apparences du succès, que révèle *Intérieurs chinois*, un magnifique périple photographique au cœur de l'âme chinoise.

La Chine croquée par Robert Van der Hilst n'est pas celle de l'ex-empire converti au progrès, des PIB vertigineux et du capitalisme triomphant, mais plutôt celle du quotidien, banal, vécu par 1,3 milliard de Chinois, dans les villes, les campagnes et les métropoles effervescentes.

Le photographe cherche à saisir, derrière l'apparence de bien-être collectif, gagné à coups de gratte-ciel et d'autoroutes, l'âme et l'essence de ses habitants. En posant son trépied à l'intérieur de demeures privées, Hilst est parti à la recherche de la vérité toute simple. Alors que le pays fait étalage de son splendide jardin extérieur, sa maison «*n'est que ruines à l'intérieur*», observe en préface l'auteur Yu Hua.

De ses voyages entrepris dans les provinces du Yunnan, du Shanxi, du Xinjiang et dans les territoires du Tibet et de la Mongolie intérieure, le photographe a rapporté quantité de portraits, exposant à nu l'immense diversité chinoise. Portrait d'un pharmacien du Yunnan et de sa réserve, d'une jeune adolescente nue, d'un chanteur d'opéra «Yueju» dans sa loge, des minorités Yi et Sao.

L'obturateur de Hilst a capté mille Chine dans l'intimité, toutes criantes d'humilité. Intérieurs patinés, armoires de bois vermoulues, marches usées par des générations de pas. Dans les cuisines et les salons dépouillés, les portraits de



ROBERT VAN DER HILST

Mao n'ont pas totalement disparu et les reliques de l'Empire chinois sont partout. Curieusement, ces intérieurs sont presque tous dépourvus de fenêtres. Comme repliés sur eux-mêmes. Et quand la richesse est étalée, elle transpire la vulgarité.

Certains taxeront peut-être l'auteur de nostalgie à l'égard d'une culture qui n'est plus. D'autres y verront le témoignage vibrant d'une réalité aujourd'hui camouflée par la réussite. *Intérieurs chinois* est certainement l'écho d'une Chine en sursis, bientôt appelée à disparaître.

Le Devoir

INTÉRIEURS CHINOIS

Photographies
de Robert van der Hilst
Éditions Gallimard
Paris, 2010

EN BREF

Nouveau président
à l'UNEQ.

C'est aujourd'hui, samedi, que l'Union des écrivains et écrivains québécois tient sa séance annuelle. Les membres sont d'abord invités à assister, à l'ITHQ, à un atelier du chercheur Bertrand Gervais sur «*les possibilités créatives du numérique pour les écrivains*». Les membres se réuniront ensuite pour la séance et l'annonce du nouveau président. Stanley Péan, président sortant, se retire après trois mandats de deux ans, la limite permise par l'Union. Se sont présentés, au vote postal qui se conclut le 26 novembre, le poète Jean-Marc Desgents, auteur de *Portraits de famille* (Les Forges), François Jobin, réalisateur et auteur d'*Une vie de toutes pièces* (VLB), et Danièle Simpson, auteure de *Roses rouges et autres peurs bleues* (Vents d'Ouest). — *Le Devoir*

David Fennario
sans parachute

Les éditions du Sémaphore reprennent *Sans parachute*, du dramaturge anglophone et candidat de Québec solidaire dans Verdun, David Fennario. Le texte, paru tout d'abord chez Parti pris en 1977, a été édité en France aux éditions Grasset deux ans plus tard. La traduction très québécoise de Gilles Hénault est vivante et contribue à faire revivre le Verdun pas trop propre des années 1970. — *Le Devoir*

La responsabilité
selon Christian
Lamontagne

Méditation sur la notion de responsabilité qui fait appel à des considérations philosophiques, sociologiques et spirituelles. *Responsabilité, liberté et création du monde. Réflexions pour une éthique contemporaine* (Liber, 2010), du journaliste Christian Lamontagne, invite chacun d'entre nous à se sentir responsable des autres et du monde.

«*Le "devoir de responsabilité", écrit le fondateur du magazine Guide Ressources, est lié à la conscience réflexive qui nous donne la capacité de répondre de nos actes.*» Il en va du «*rapport personnel que chacun entretient avec le monde*». Plus il s'approfondit, plus la responsabilité s'élargit et se vit en toute liberté. Lamontagne dit avoir «*voulu écrire un livre pratique*». Sa réflexion reste néanmoins plutôt abstraite et n'est pas sans redondances. — *Le Devoir*